Domination au travail, ou domination du travail abstrait ?

La contribution de Jean-Marie Vincent à une sociologie critique du travail

Stephen Bouquin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/509>

DOI : 10.4000/variations.509

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2006

Pagination : 76-89

Référence électronique

Stephen Bouquin, « Domination au travail, ou domination du travail abstrait ? », *Variations* [En ligne], 8 | 2006, mis en ligne le 27 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/509> ; DOI : 10.4000/variations.509

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les ami•e•s de Variations

Domination au travail, ou domination du travail abstrait ?

La contribution de Jean-Marie Vincent à une sociologie critique du travail

Stephen Bouquin

NOTE DE L'AUTEUR

Cet article reprend et augmente notre communication au colloque « Hommage à Jean-Marie Vincent » – 27 mai 2005 – Université de Paris 8.

- 1 Jean-Marie Vincent (1934-2004) était l'un des rares intellectuels qui traitait de la question du travail de manière approfondie et originale, sans pour autant avoir été sociologue « du travail ». Dès la fin des années soixante-dix¹, la question du travail prend une place prépondérante dans ses travaux, en tant qu'objet spécifique, mais aussi à travers ses réflexions sur l'État, la démocratie et l'espace public. Si l'importance de ses analyses sur le fétichisme de la marchandise, sur Max Weber et l'École de Francfort, est aujourd'hui reconnue, il n'en est pas de même de celles qu'il a menées au sujet du travail. Cette contribution propose d'initier une réflexion dans cette direction, en confrontant les différentes approches sociologiques de la domination au travail avec les travaux de Vincent. Dans une première partie, nous mettrons en relief l'interdépendance que la thématique de la « domination au travail » entretient avec la conjoncture socio-historique. Dans une seconde partie, nous présenterons la conceptualisation de la domination développée par Vincent. Enfin, nous confronterons celle-ci avec les travaux plus récents qui annoncent un retour de la problématique de domination dans les sciences sociales et nous conclurons sur l'importance d'articuler la domination avec son contraire, à savoir les fragments de résistances sociales et les aspirations à l'émancipation des sujets du travail.

1977-1987 : une tradition critique mise à mal

- 2 La sociologie française du travail se caractérise par une importante tradition critique et ce, depuis sa fondation à la fin des années quarante. Par-delà leurs divergences, les travaux de Georges Friedmann et de Pierre Naville ont en commun de développer une critique à l'égard du travail industriel à cette époque. Rappelons que Friedmann privilégiait une critique de la forme des choses – le « travail en miettes », parcellisé, déshumanisant – tandis que Naville développait pour sa part une critique de la chose des formes, à savoir le travail comme rapport social capitaliste dissociant l'opérateur de l'opération, un rapport conférant à la condition salariale une dimension coercitive. Si les implications de cette divergence n'apparaîtront que bien plus tard, elle ne réduit en rien leur commune critique du travail. À l'opposé de cette perspective critique que partagent les fondateurs de la sociologie française du travail, la sociologie industrielle aux États-Unis s'est d'abord construite autour de problématiques managériales, des conditions d'un consensus social et d'une adhésion au travail. Dans un premier temps (les années trente et quarante), cela avait produit une forte tendance à la psychologisation qui s'exprimait notamment dans les travaux de l'école des relations humaines et d'Elton Mayo. Au cours de l'après-guerre, l'émergence du fait syndical à une échelle de masse trouvait un écho dans le monde scientifique, avec la théorie des relations industrielles de John T. Dunlop² et la sociologie des organisations de Fritz J. Roethlisberger³. Les relations collectives de travail formaient le « sous-système » de relations industrielles. Si le conflit social était reconnu, c'était pour mieux l'institutionnaliser et le pacifier. Même l'étude du travail ouvrier dans sa tradition ethno-méthodologique, telle que pratiquée par Donald Roy, était marquée par le souci d'une plus grande entente entre direction et collectifs de travail, d'une moindre perte de rendement⁴.
- 3 À l'inverse de ce que l'on pourrait penser aujourd'hui, la tradition critique hexagonale ne s'explique pas tant par l'ancrage idéologique « à gauche » que par le contexte sociopolitique, et plus particulièrement la combinaison singulière d'un taylorisme avec un autoritarisme patronal et antisyndical. Que le patronat français ait pu préserver aussi longtemps des orientations antirépublicaines et antisyndicales ne pouvait que tourner la recherche sociologique vers l'État. Certes, le régime bonapartiste gaulliste imposait une modernisation conservatrice, mais un changement de régime politique semblait à portée de main et justifiait donc une attente de réforme « par le haut ». Rappelons aussi que les schémas et grilles d'analyses d'alors induisaient une interprétation bien précise des changements en cours. Déjà, dans les années soixante, les travaux d'Alain Touraine privilégiaient une interprétation optimiste des transformations techniques du travail : à la première phase du travail professionnel s'était substituée la deuxième phase du travail spécialisé et déqualifié, correspondant aux industries de fabrication (le taylorisme). Progressivement succéderait à celle-ci une troisième phase de travail requalifié, correspondant aux industries de *process* et de flux, où le travail ouvrier cesserait d'être physique pour redevenir intellectuel. La question sociale étant réglée par le plein emploi et l'accès à la société de consommation, le travail ouvrier disparaissant, la question du pouvoir serait l'unique enjeu conflictuel au sein du travail ce qui, tôt ou tard, conduirait à une démocratisation des relations de travail⁵. Dans les années soixante-dix, beaucoup de travaux en sociologie du travail avaient focalisé l'analyse critique sur le contenu du travail (monotone, répétitif, parcellisé, déshumanisant et pénible), sans trop mesurer

comment ce contenu était également le reflet des faiblesses de l'action syndicale sur les conditions de travail et d'une recomposition socio-démographique récente du salariat (l'intégration des femmes, immigrés et ruraux dans le salariat). La coïncidence de nouvelles formes d'organisation du travail (cercles de qualité, expression directe, etc.) avec une modernisation technologique et les lois Auroux (1982-1984) explique pour une grande partie l'engouement de nombreux sociologues pour l'entreprise enfin démocratisée, le travail enfin enrichi, et *last but not least*, le travailleur enfin reconnu pour ses qualifications et comme sujet porteur de droits individuels et collectifs. La critique s'est donc désarmée elle-même en pensant que l'essentiel de la bataille était livré. Elle ne l'était pas. La crise de rentabilité des entreprises et la récession économique du début des années quatre-vingt imposeront avec force une rationalité économique oubliée au cours d'une ère de prospérité. Les transformations du travail devaient donc non seulement humaniser celui-ci, mais aussi et surtout favoriser un retour des profits et de la croissance. La relecture des « trente glorieuses » par les économistes régulationnistes en termes de « régime d'accumulation », de « compromis fordiste », proposait de bâtir un nouveau cercle vertueux de croissance qui combinerait l'économie de la variété avec un travail polyvalent. La réalité fut moins prosaïque, puisque le rétablissement d'une rentabilité suffisante exigeait des rationalisations avec pertes massives d'emplois (1979-1985), le blocage des salaires réels pendant plusieurs années (1983-1989), l'abolition de l'échelle mobile des salaires, et enfin la flexibilité contractuelle (CDD) et temporelle (annualisation). Les nouveaux modes de travail, la polyvalence et l'enrichissement des tâches avaient dépassé « le taylorisme », sans qu'advienne une nouvelle division du travail fondamentalement distincte. Bientôt, l'insécurité sociale et la menace du chômage aidant, les conditions de travail se détérioreront à nouveau.

- 4 Parallèlement à cette réorganisation économique et sociale profonde des mondes du travail, la sociologie du travail cédait le pas à une sociologie bien moins critique des entreprises et des organisations⁶. Cela ne fut pas forcément une régression scientifique : sortir des ornières de l'atelier, délaissier un certain ouvriérisme, prendre en compte l'ensemble des acteurs, leur poids dans la construction des normes et règles... tout cela a certainement permis d'ouvrir la réflexion sur de nouveaux objets, d'intégrer une complexité sociale et de reconnaître l'existence de dynamiques sociales multiples, qui ne relèvent pas seulement d'une opposition binaire entre travail et capital. C'est également au cours de cette période que la question de la « domination » s'est évanouie, et que l'on escomptait l'avènement d'un monde du travail sans tensions ni conflits structurants.

Une pensée à contre-courant

- 5 De la décennie qui court de 1977 à 1987, Vincent est de ceux – avec Naville et Rolle, mais aussi des penseurs allemands comme Oskar Negt ou Gerhard Brandt⁷ – qui poursuivent et actualisent une critique originale du travail. Celle-ci a pour point de départ le fait de prendre en compte sa forme sociale prédominante, et non le travail en général. Pour l'anthropologue Maurice Godelier, toute définition immanente du travail est impossible :

En adoptant le point de vue comparatif, celui de l'anthropologue et historien : sociétés capitalistes et précapitalistes, sociétés capitalistes et postcapitalistes, à chaque fois, le travail, le travailleur, ces catégories changent de contenu, à condition même qu'elles existent⁸.

- 6 Comprendre l'énigme du travail implique de prendre en compte les rapports sociaux qui se nouent au travers de cette activité humaine. Dans sa réalité moderne, le travail s'exerce majoritairement sous une forme salariale qui désigne un rapport social. La nature contractuelle de ce rapport exprime mal sa réalité. Si le contrat de travail implique la reconnaissance de la subordination dans l'exercice du travail, peut-on considérer cette subordination compensée, et donc en quelque sorte annulée, par une juste rémunération ? Non, car la relation qui se noue dans le travail implique deux dimensions : *primo*, la valeur « d'échange » du travail sur le marché du travail (son prix ou sa rémunération)⁹ et *secundo*, la valeur qu'elle produit par l'usage qu'en fait l'acheteur, c'est-à-dire le capitaliste. Le salaire, en tant que forme de rémunération, dissimule l'extorsion de surtravail et se donne la représentation du « prix » du travail, sorte de valeur du travail. Dans la mesure où l'achat de cette force de travail implique inévitablement une libre disposition de celle-ci, il y a lieu d'identifier une subordination dans le *process* de travail, qui va se doubler de la contrainte de tirer ses ressources vitales de la vente de sa force de travail. En reconnaissant l'existence de cette double contrainte, la relation salariale apparaît pour ce qu'elle est réellement, à la fois rapport économique et rapport de domination. Cet aspect n'apparaît que tardivement dans les écrits de Marx qui, dans ses œuvres de jeunesse et notamment dans *Les Manuscrits de 1844*, a entretenu l'idée d'un travail comme autoproductio n de l'homme. Or, toute sa réflexion ultérieure consista à se dégager de cette approche téléologique. Pour Vincent, il est essentiel de comprendre que chez Marx la généralité du travail ne renvoie pas au travail en général ni à l'épanouissement de l'activité humaine, mais au contraire à une généralisation d'un rapport social de production où le travail est un moment dans la mise en rapport de la forme-valeur de la technique et la forme-valeur de l'activité, pour donner une forme-valeur à des produits devenant marchandises¹⁰. Ce que Marx expose ainsi dans les *Fondements de la critique de l'économie politique* :

Le travail ainsi que le produit ne sont plus la propriété du travailleur particulier et isolé. C'est la négation du travail parcellaire, car le travail est désormais collectif ou associé, tant sous sa forme dynamique que sous sa forme arrêtée ou figée du produit, est posé directement comme étant différent du travail singulier réellement existant. C'est à la fois l'objectivité d'autrui (propriété étrangère) et la subjectivité du capital¹¹.

- 7 Une totalisation dans et par le travail devient alors impossible, puisque c'est le capital qui totalise et reproduit les relations sociales. Le « travail » en tant que rapport social se détache de ceux qui le produisent, pour se les subordonner et les entraîner dans le mouvement de valorisation¹². Contrairement à l'analyse proudhonienne, le travail totalisant de l'artisan ne se décompose pas sous les effets de la division manufacturière du travail ou des tâches répétitives, mais par la domination du « travail abstrait », qui désigne ici le caractère social du travail, sous forme de travail mesurable et quantifiable, n'appréciant dans le travail concret (individuel) que la capacité de produire de la plus-value et de participer à la reproduction élargie du capital. La domination que Marx désigne par le « despotisme de fabrique » doit donc plutôt être comprise comme un despotisme du travail abstrait et de la forme-valeur sur les relations sociales. Ce despotisme représente une forme de « subsomption » (ou soumission) réelle et non pas formelle, puisqu'elle s'est dépouillée de cadres réglementaires¹³. Dans cette optique, la subsomption du travail n'est pas seulement soumission au commandement du capital dans le rapport au travail, elle est aussi soumission à des processus abstraits de socialisation. Ceux-ci concernent autant les opérations sociales produisant le travail

abstrait (la formation professionnelle, la constitution du marché du travail, la forme-valeur des produits du travail) que la technologie dont l'effet social est d'induire des modes spécifiques de relation aux milieux techniques, un positionnement dans le procès de travail et dans les relations aux autres. La subsomption est plus fondamentalement soumission aux formes de l'échange marchand qui formalisent et estampillent les échanges, la communication et l'agir humain. Par le fétichisme de la marchandise, « [...] la socialité n'est pas faite que de rapports humains, mais de rapports entre des objectivations animées et les hommes, entre les prolongements techniques des activités humaines et l'agir subordonné des hommes¹⁴. » Le travail salarié est à la fois captation d'énergie au travers de la logique de valorisation, le processus d'accumulation de capital, mais aussi conflit et résistance à cette subsomption réelle. Le travail comme pratique concrète, transformatrice, réciproque du sujet et de l'objet, est positif, alors que le travail sous sa forme abstraite et socialisée apparaît comme une réalité négative, bien qu'il articule les individus les uns aux autres. À la suite de Rolle, Vincent reprend l'idée que le travail concret n'a plus rien à voir avec le travail artisanal et qu'il ne pourra y retourner¹⁵. Ce travail artisanal, porté au pinacle par les philosophes et les économistes qui chantent la réalisation de soi, n'est rien d'autre qu'une transfiguration idéologique, une légende comme il le dira plus tard (1995). Le modèle de l'activité téléologique de réalisation de soi dans le travail ne peut donc exister que de manière périphérique, marginale, sinon comme réalité inversée des autres formes de travail.

- 8 Simultanément, la domination du travail abstrait permet d'articuler le salariat à la division sexuelle du travail tout comme à celle des temps sociaux. En effet, cette domination ne se fait pas seulement sentir dans les institutions comme l'École (préparant au travail), mais également au sein de la famille où l'activité de la mère, « tournée vers l'élevage et la reproduction de la force de travail, se présente comme un travail domestique harassant qui laisse peu de place pour des activités propres, surtout lorsque cette mère travaille professionnellement¹⁶. » Pour Vincent, même à la fin du XXe siècle, les femmes demeurent assujetties à des dispositifs symboliques et matériels qui leur font apporter une triple contribution à la production du travail abstrait : « Elles procréent et élèvent la future force de travail ; elles déchargent les hommes de beaucoup de tâches, ce qui les rend plus disponibles pour le travail et elles occupent enfin les emplois les plus subordonnés et les moins bien payés dans les usines, les bureaux et les administrations¹⁷. » Par conséquent, « l'abstraction sociale du travail pèse de son poids sur elles ». Si cette analyse ne faisait que rendre écho aux travaux d'auteurs féministes (Christine Delphy, Helena Hirata, Danièle Kergoat), elle devait néanmoins conduire à une reformulation des problématiques et une intégration des rapports sociaux de sexe et des relations de travail salarié, ce qui n'était possible qu'en prenant en compte le rôle de l'État et de la dichotomie entre espace public et espace privé. De manière unanime, on admit que le temps de travail a toujours joué un rôle central dans l'évolution de la condition salariale. La flexibilisation du temps de travail fut en revanche longtemps sous-estimée sinon appréhendée de manière unilatéralement positive. S'opposant à l'idée d'une émancipation « rampante » de l'activité captée par rapport à l'abstraction du travail, Vincent considère que la flexibilité représente un extraordinaire opérateur de domination qui ramène sans cesse les activités de production dans des agencements de dépendance et de subordination. Pour lui, la flexibilisation du temps de travail est une « véritable atteinte à la plasticité humaine¹⁸ » ; elle contient l'exigence « d'airain » de la soumission de toutes les temporalités sociales à celle du travail, et ceci concerne d'autant plus les strates supérieures du salariat qu'elle

représente la condition d'une mobilité professionnelle ascendante pour les individus. La domination du travail abstrait est donc aussi une domination de la temporalité du travail sur les autres temporalités sociales.

Le retour d'une thématique oubliée

- 9 Depuis la seconde moitié des années quatre-vingt-dix, la question de la domination est redevenue l'objet d'une réflexion sociologique. La publication de deux numéros successifs sur cette thématique dans les *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* en 1996 représente sans doute le point de basculement¹⁹. Plusieurs enquêtes sur les conditions de travail – notamment de la DARES²⁰ – avaient précédé ces publications, mettant en évidence que le travail n'avait que marginalement changé : l'usage de la chaîne (par convoyeur) s'étendait depuis la fin des années soixante-dix²¹, et les conditions de travail (pénibilité, intensité, usure) se durcissaient tandis que les modes de mise au travail semblaient hésiter entre l'ancien et le nouveau. Dans le champ de la sociologie du travail, certains avaient commencé à critiquer l'avènement du post-taylorisme²². Mais quelques années plus tard, la controverse autour du post-taylorisme a fini par s'épuiser d'elle-même, car aucun des protagonistes n'avait totalement raison ou tort, et il fallait bien observer comment l'ancien et le nouveau cohabitaient pour donner lieu à des réalités aussi hybrides qu'instables. Le retour de la problématique de la « domination » s'annonce aussi avec les travaux de psychosociologues et psychodynamiciens : Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac portaient le regard sur « le coût de l'excellence », tandis que Christophe Dejours mettait en avant les thématiques d'usure puis de souffrance au travail²³. Progressivement, une nouvelle critique du travail émerge avec la mise en cause de l'intensification, des dispositifs de mobilisation, d'évaluation, de contrôle, mais aussi d'isolement, de mise en concurrence des individus et de culte de la performance. Depuis lors, la question de la domination au travail est devenue un objet en soi. Nous retiendrons ici deux auteurs : Danilo Martucelli et David Courpasson²⁴. Le premier refuse toute conception totalisante de la domination, et propose dans *Dominations ordinaires* une grammaire permettant de saisir l'extension et la diversification des formes de domination. Dans un article publié dans la *Revue française de sociologie*, « Figures de la domination », Martucelli propose de croiser deux grands axes analytiques²⁵ : outre les formes de domination perçues comme des contraintes insurmontables, se développeraient des « expressions paradoxales » de la domination, qui conjuguent assujettissement et responsabilisation. Il dresse enfin quatre grands idéaux-types de l'expérience de la domination qui ne se limitent pas à la sphère du travail : l'inculcation, l'implosion, l'injonction, la dévolution. Courpasson montre de son côté comment les formes contemporaines de domination au travail sont devenues impersonnelles, composées de normes, de procédures et travesties par le marché. Convergeant ici avec les observations de Danièle Linhart et Jean-Pierre Durand sur l'implication contrainte, Courpasson désigne l'existence de « communautés molles », cadre à partir duquel s'organise et se rationalise la coopération dans le travail, mais qui entrave en même temps la constitution de groupes et collectifs autonomes. Les dispositifs de contrôle recherchent l'assentiment de la part des individus, afin qu'ils donnent sens à leur subordination ; un sens qui leur est nécessaire afin de pouvoir se dévouer corps et âme au travail, en poursuivant une carrière et en pérennisant la valorisation symbolique toujours aussi incertaine que leur insertion professionnelle. Il retient l'hypothèse d'une soumission lucide de la part des salariés, et le fonctionnement des organisations

reposerait plutôt sur un rapport d'acceptation des principes d'obéissance que sur le marchandage et la négociation. Il reste enfin à identifier quel serait le seuil de tolérance de la soumission, la difficulté étant que ce dernier tend à s'élever sous la menace de la disqualification professionnelle et du licenciement²⁶.

- 10 On peut dire, de manière plus générale, que ces travaux mettent en évidence la tendance à l'abstraction de la domination, qui devient une sorte de « coercition invisible » comme le dit Loup Wolff²⁷. Disons-le, le retour d'une sociologie critique des réalités contemporaines du travail a le mérite de ne plus laisser une part de la réalité sociale dans l'ombre, de dévoiler l'existence de politiques d'entreprise, comme de « chasser » la mythologie de l'autonomie et de la créativité. En ce sens, ces travaux participent de manière considérable à une élucidation du social. S'il faut saluer le retour d'une sociologie critique du travail et du management, il faut en même temps constater qu'elle se cantonne la plupart du temps à désigner et déconstruire des dispositifs internes à l'entreprise, que ceux-ci soient de nature socio-organisationnels, psychologiques ou symboliques (avec une nouvelle sémantique des métiers et une culture d'entreprise communautariste). Certes, les travaux de Luc Boltanski et Ève Chiapello, mettant ces dispositifs en rapport avec un « nouvel esprit du capitalisme », élargissent la perspective et font relativement consensus sur ce plan-là (peut-être moins dans la confusion entre discours et corpus lexicaux d'une part et pratiques du management d'autre part)²⁸.
- 11 Selon nous, ce retour de la thématique de la domination en sciences sociales demeure néanmoins marqué par certaines limites, notamment sur un plan conceptuel et théorique. Pour beaucoup d'auteurs, les définitions explicites ou sous-jacentes de la domination sont d'abord d'inspiration weberienne ; la domination signifie alors obéissance, consentement et doit être légitime²⁹. Pierre Bourdieu a, quant à lui, enrichi cette définition avec la notion d'*habitus*, désignant l'intériorisation des normes et valeurs et prolongeant ici l'approche d'Émile Durkheim. Ce dernier considère les faits sociaux comme des contraintes, extérieures à l'individu et s'imposant à lui au travers de la morale, des normes et valeurs³⁰. Or, face à la variété de situations, la tentation est grande de juxtaposer plusieurs types de dominations. En son temps, Weber distinguait les formes rationnelles, charismatiques ou bureaucratiques, tandis qu'aujourd'hui ces dominations seront économiques, symboliques ou politiques. Dans l'examen des relations de travail, cela peut poser quelques problèmes. En effet, cette juxtaposition tend à cloisonner, à distinguer et finalement à effacer la cohérence globale des formes de domination, leur sens commun si on veut. Autrement dit, la plupart des analyses sensibles à la question traitent de la domination *au* travail et nullement de la domination *du* travail, et plus particulièrement du « travail abstrait », comme le proposait Vincent. Or, la domination *au* travail ne fait qu'exprimer de manière visible la domination *du* travail abstrait. En s'abstenant de faire remonter l'analyse de la domination *au* travail jusqu'au travail lui-même – non pas comme réalité mythique ou idéale mais comme réalité concrète qui prend la forme d'une abstraction imposée à la volonté des individus – c'est bien la domination sur la matérialité des relations sociales qui est méconnue. Or, le rapport salarial exprime aujourd'hui toute sa force, son indépendance par rapport à ses composants, et en premier lieu le travail vivant. On peut l'observer dans les formes d'usage de soi par soi, au niveau de la subjectivité maltraitée par les pratiques et discours du management – de l'autocontrôle à la logique de compétences, de l'*empowerment* à la qualité totale. À cet égard, Vincent parlait d'« opérateurs d'isolement », tels la valorisation individuelle et le culte de la performance, mais dont l'effet n'est pas

unilatéralement positif d'un point de vue managérial, puisqu'ils « *produisent des formes monadiques et paranoïaques d'auto-réalisation qui alimentent ces conduites à rebours (identification, auto-agression, harcèlement...)* »³¹. »

- 12 Méconnaître les liens qui unissent la domination au travail avec la relation salariale ne débouche pas seulement sur un éclatement de l'analyse, mais alimente aussi, à l'instar des analyses de Friedmann et Touraine au cours des années cinquante et soixante, l'espoir de l'avènement d'un travail sans domination qui omet de poser la question de ses conditions sociales de réalisation. La critique contemporaine de la domination au travail demeure tentée par un dualisme analogue à celui qui opposait le « mauvais » travail (dégradé, taylorisé, monotone et aliénant) au « bon travail » (enrichi, autonome, artisanal)³². À l'époque, ce dualisme n'a cessé d'être critiqué par Naville et Rolle. Pour ces auteurs, l'antithèse du travail salarié se nommait jouissance, jeu, comédie, non-travail, et au lieu d'une réforme du travail il fallait en réduire la durée et transformer son contenu social³³. Or, à notre époque, la tentation d'opposer « mauvais » et « bon » travail rencontre quelques difficultés objectives. Quelle serait en effet la forme de travail « sans domination » ? Quelle figure sociale pourrait l'incarner ? Les travailleurs *free-lance* ou les intermittents ? Cela semble difficile... Pour les premiers, le nombre de donneurs d'ordre (de clients) tend à se restreindre tellement que l'on préfère les désigner comme « parasubordonnés » se situant à la lisière du salariat tandis que pour les seconds, la liberté dans l'activité laborieuse associée à la continuité de revenu a pour corollaire une mise sous tutelle (surveillance) de l'État. Au final, il ne reste guère que les nouveaux « sublimes » – informaticiens, ingénieurs et techniciens supérieurs – dont la rareté des compétences sur le marché de l'emploi permet de jouir d'une certaine forme d'autonomie socio-économique et professionnelle, mais dont le nombre restera forcément limité. Aucune figure sociale ne semble donc s'annoncer empiriquement pour incarner le « bon » travail, et les analyses sociologiques de la domination demeurent donc inévitablement silencieuses sur cet aspect. Mais à quoi sert alors la pertinence des analyses de la domination et la dénonciation des réalités de travail inhumaines et injustes ? Faut-il penser celles-ci insurmontables ?

Le travail entre la cage de fer et la dialectique domination/résistance

- 13 Certains peuvent penser que le dévoilement des formes de domination suffira pour initier une action contestatrice et libératrice. Il est permis d'en douter. Cela confère non seulement à l'activité scientifique une fonction qu'elle ne peut assumer, mais nous conduit de surcroît vers une conception élitiste de la transformation sociale (après l'avant-garde politique autoproclamée, l'avant-garde scientifique). Il ne suffit pas de dénoncer la cage de fer pour lui enlever sa légitimité et voir les dominé-e-s s'attaquer aux fondements du consentement. Il faut aussi analyser les racines sociales de la domination et en même temps appréhender les modes de résistance à celle-ci, non seulement pour comprendre les déplacements des formes de domination, mais aussi comme point de départ pour une action orientée sur son dépassement. Ceci exige d'élargir l'angle d'analyse au lieu de se cantonner à une définition de la domination qui tend à exclure du champ d'analyse les formes de résistance sociales, individuelles et collectives. Que ces résistances soient parfois tout aussi invisibles que la domination « douceuse » n'interdit pas de vérifier leur existence à l'aune des réaménagements incessants des dispositifs de

domination. En effet, pourquoi le management engage-t-il tant d'efforts dans la mobilisation des ressources humaines si ce n'est que sans celle-ci, une crise du travail vivant surgirait ? Pourquoi modifier constamment ces dispositifs si ce n'est aussi pour des raisons d'efficience sociale ?

- 14 Pour expliquer ce paradoxe, il faut en premier lieu reconnaître la présence d'une dialectique domination/résistance dans les relations de travail. Prolongeant les travaux de Weber sur la conduite rationnelle « protestante » comme ceux de la théorie critique sur la colonisation du monde vécu, Vincent n'a cessé d'explorer la condition laborieuse contemporaine au travers de cette dialectique. Par rapport à la période la plus récente, il dira dans une intervention publique de 1994

[aujourd'hui], l'individu doit exercer sur lui-même des contraintes permanentes, s'opposer à ses propres pulsions et réduire progressivement les attentes qu'il peut avoir par rapport à la vie et par rapport à la participation à la société. Il lui faut domestiquer ses propres souffrances en faisant passer son auto-affirmation par des séries successives d'autolimitations et d'auto-négations dans ses rapports avec autrui et dans sa recherche de sens, devenant ainsi un dispositif de pouvoir sur lui-même [...]³⁴.

- 15 Que dans de telles conditions l'expérience sociale soit fortement restreinte, comme l'ont mis en évidence avant lui Theodor Adorno et Walter Benjamin, ne signifie nullement qu'il y a « victoire définitive et complète du travail abstrait sur l'activité captée³⁵ ». C'est là une divergence importante avec certains auteurs de l'École de Francfort (Marcuse, Habermas) et avec André Gorz considérant le travail comme irréductiblement hétéronome. L'absorption du travail vivant par le capital n'est jamais entière et l'individu ne se sépare jamais totalement de ses capacités d'agir. Les dispositifs d'investissement et de consentement se contrediront tôt ou tard jusqu'à susciter un retour de la subjectivité et d'une réflexivité critique, y compris des sujets dominé-e-s.

- 16 Autant la domination du travail abstrait est présente, autant les réalités contemporaines du travail ne se résument ni à la servitude volontaire ni au consentement, et cela même dans une situation dégradée par la précarité et la faiblesse des cadres d'action collective. De haut en bas, le monde vécu se fissure, « *se fait en partie menaçant et se charge de méfiance [...] se fragmente, déstructure les temporalités quotidiennes*³⁶ ». Le désenchantement à l'égard du travail touche désormais des couches supérieures du salariat dont les conduites sociales révèlent le rapport instrumental (opportuniste) au travail. « *Des fractions importantes de la société se trouvent mises en dehors des formes dominantes de l'agir et des formes de vie légitimes (se soumettre au monde merveilleux de la marchandise)*³⁷ ». Le travail comme moyen de réalisation est devenu improbable. Il s'ensuit une crise du travail que l'on voit poindre jusque dans certaines enquêtes sociologiques³⁸.

- 17 La cage de fer n'est donc jamais verrouillée, et il faut continuer à envisager la possibilité de modes de résistance du travail vivant : « *Il n'est pas impensable que des couches non négligeables puissent être amenées à mettre en question les abstractions réelles qui dominent la société*³⁹. » Mais la reconstitution d'une sphère authentique des expériences et des expérimentations sociales ne peut se faire uniquement à partir d'une dialectique négative. Pour que des pratiques d'autonomie dans le travail, des relations solidaires se construisent, il faut que « *des moments de l'activité, des séquences d'action sortent des dispositifs d'abstraction et permettent d'opposer à l'activité captée des activités se situant dans des temporalités différentes*⁴⁰ ». Ne pas se laisser enfermer dans « les limites du rapport de travail et de sa dynamique monologique » implique aussi que la sphère du travail soit mise en relation avec celle du non-travail « *dans une perspective de réappropriation de l'agir*

et de construction de liens sociaux nouveaux. [...] Il faut aller vers un horizon où travail et non-travail se féconderont réciproquement et feront apparaître une nouvelle notion de richesse sociale en lieu et place de l'accumulation de valeurs⁴¹ ».

- 18 Soulignons enfin que l'approche de Vincent correspond à un positionnement théorique et pratique qui entretient une affinité particulière avec la Théorie critique. Celle-ci, comme le rappelle Jan Spurk, s'écarte des approches positivistes et topologiques habituelles en sciences sociales, dont la caractéristique principale est de « connaître la place de chaque phénomène sans le connaître et sans entretenir de contact avec l'expérience de l'objet » (Adorno) :

Certes pour beaucoup d'auteurs, le monde social est imparfait et ils n'en font pas nécessairement l'apologie. Il est considéré comme étant plein d'injustices et de scandales, mais leur analyse consiste dans la démonstration du monde tel qu'il est, de son être-là. Le dépassement n'y a pas sa place et il s'introduit dans ces analyses une métaphysique simple : le monde social se transforme en fatalité⁴².

- 19 Or, l'expérience vécue des sujets n'est pas que méconnaissance ; elle est aussi appropriation et pour partie au moins, compréhension et c'est pourquoi il est indispensable d'intégrer la subjectivité, même mutilée ou niée, dans le champ de l'analyse du travail⁴³. On ne peut qu'abonder dans le sens de la proposition faite par Alex Neumann, poursuivant ici la réflexion d'Oskar Negt et Alexander Kluge, de lier subjectivité, travail et espace public afin de réunifier conceptuellement les moments différenciés de la vie sociale. Il devient alors possible de reconstituer la logique d'action psychologique, sociale et politique de la force de travail « *qui se voit confrontée à la rationalité du capital sans pouvoir se dissoudre en elle [...]* » et de poursuivre le projet de développer une économie politique de la force de travail vivante qui n'est ni une sociologie de la rationalisation capitaliste ni une déduction de la théorie de la valeur, mais une sociologie du conflit se jouant entre soumission aux abstractions du capitalisme et existence vivante⁴⁴.

- 20 Si un certain pessimisme proche de ses inspirateurs de l'École de Francfort a toujours percé dans les écrits de Vincent, il faut en même temps reconnaître la qualité de son observation, et surtout son audace dans le choix d'avoir su déplacer les lignes de l'opposition entre capital et travail au lieu de les effacer : que ce soit dans les résistances au taylorisme et les conduites de retrait par rapport au travail des années sans chômage comme dans la crise contemporaine de l'*ethos* de travail que l'on peut déceler chez les populations au chômage et parmi les segments qualifiés du salariat. Le fait de mettre en rapport ces conduites avec un possible avenir parachève en quelque sorte le raisonnement. En effet, Vincent considérerait que les agencements contemporains de la production facilitent la circulation dans le *process* de production. Pour lui, l'émergence d'un *general intellect* – sorte de réflexivité et d'intelligence collective de l'organisation du travail – pouvait contribuer à l'extinction de la division sociale du travail⁴⁵. Même si ce *general intellect* est bridé par la valorisation et la recherche de profit, même si la puissance sociale des collectifs de travail est absorbée dans le processus de production, ce processus devient de plus en plus sensible à la coopération et la motivation. C'est là le talon d'Achille de la domination, puisque la coopération menace en permanence d'entrer en conflit avec le travail abstrait et sa logique de valorisation. Tout l'art du management des ressources humaines consiste alors à repousser ce conflit aux marges. Fondamentalement, la résistance à la domination du travail abstrait peut donc aussi se mener au sein même du travail, ce que les thèses de « l'exode » d'André Gorz refusaient⁴⁶. L'expression « au sein du travail » n'est triviale que lorsqu'on la comprend comme « au sein de l'atelier » ou du bureau ; elle l'est beaucoup moins quand on désigne ici la nature

collective du travail, qui déborde l'enceinte de l'entreprise et prend forme à l'échelle de la société. La défense d'un certain droit inconditionnel au revenu permettrait alors de faire converger la bataille pour l'abolition du chômage avec celle pour la transformation des relations au travail afin qu'elle devienne mouvement d'abolition pratique du salariat vers l'avènement d'un « république de l'égaliberté » (pour utiliser l'expression d'Étienne Balibar) et l'extinction du « royaume de la contrainte ».

NOTES

1. Rappelons ici l'article de Jean-Marie Vincent « La domination du travail abstrait » publié dans le numéro 1 de la revue *Critiques de l'économie politique*, 1977 ; l'ouvrage *Critique du travail. Le faire et l'agir*, PUF, 1987 ; de nombreux articles publiés dans la revue *Futur antérieur*, ainsi que « La légende du travail » in : Pierre Cours-Salies (coord.), *La Liberté du travail*, Syllepse, 1995, et encore « Flexibilité du travail et plasticité humaine », publié dans le volume *Crise du travail*, coordonné par Jacques Bidet et Jacques Texier, PUF, 1997.
2. Voir John T. Dunlop, *Wage Determination under Trade Unions* (1950) ; *Collective Bargaining* (1962) ; *The Industrial Relations System* (1977).
3. Voir Fritz J. Roethlisberger, William J. Dickson, *Management and the Worker : Early Sociology of Management and Organizations*, Routledge, 2003 (Science Editions, 1964).
4. Donald Roy, *Un sociologue à l'usine*, textes présentés par J-P. Briand et J-M. Chapoulie, La Découverte, 2006.
5. Voir Alain Touraine, *La Conscience ouvrière*, Seuil, 1966, ainsi que la critique de Marcel David, *Les Travailleurs et le sens de leur histoire*, 1967.
6. Nous pensons ici aux travaux de Philippe Bernoux, Renaud Sainsaulieu, Denis Segrestin. Pour une critique de ce tournant scientifique, voir Joseph Romano, « Du travail à l'entreprise, d'une sociologie à l'autre », in *Sociologia del lavoro*, 66-67.
7. Gerhard Brandt, *Arbeit, Technik und gesellschaftliche Entwicklung, Transformationsprozesse des moderne kapitalismus, 1971-1987*, Suhrkamp, 1990 ; Oskar Negt, Alexander Kluge, *Öffentlichkeit und Erfahrung*, Suhrkamp, 1972 ; *Geschichte und Eigensinn*, 1984 ; Pierre Rolle, *Travail et salariat. Bilan de la sociologie du travail*, PUG, 1988.
8. Maurice Godelier « Travail et travailleur : perspectives anthropologiques et historiques, problèmes actuels » in *Que va devenir le travail ?* Société Française de psychologie du travail, 1978, pp. 29-40.
9. Que le salaire soit devenu un barème, une institution réglementée et régulée par des négociations et des relations professionnelles modifie la situation mais ne la transforme pas. La valeur d'échange de la force de travail s'établit également par la situation du marché de l'emploi, de l'offre et de la demande de main-d'œuvre. Au-delà de la captation du surtravail, le salarié est en situation de concurrence avec d'autres salariés. Dans la relation entre vendeur et acheteur de la force de travail agissent aussi les « absents », notamment le contingent industriel de réserve, renvoyant à la dynamique d'ensemble du capital qui s'exprime dans l'existence de classes sociales où les salariés sont libres, mais sans propriété suffisante pour initier une dynamique d'accumulation, ce qui les contraint à trouver un employeur, sinon à s'auto-employer.
10. Lire à ce propos le chapitre IV de *Critique du travail, le faire et l'agir*, PUF, 1987, pp. 93-122.
11. Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, 1967, t.1, p. 435

12. Parmi plusieurs textes où J-M. Vincent expose ce raisonnement, voir « La domination du travail abstrait », in *Critiques de l'économie politique*, n° 1, 1977, pp. 19-49 et « La déstabilisation du travail vivant » in *Futur Antérieur*, 1996, n° 2, pp. 13-32.
13. « Il y a une soumission formelle au commandement du capital lorsqu'il s'agit simplement d'un commandement qui laisse relativement intacts, par exemple au niveau de la force de travail, les métiers, les savoir-faire, les tours de main ; et les travailleurs, dans la soumission formelle au stade de la manufacture, restent encore largement possesseurs de leur force de travail. Aujourd'hui, à travers tous les processus technologiques, à travers tous les dispositifs médiatiques divers, à travers la marchandisation, la subsumption réelle tend à être totale, bien que la subsumption réelle ne puisse jamais être complète de même que les individus ne sont jamais totalement de fiables supports des rapports sociaux capitalistes. D'une certaine façon, ils sont des supports branlants. », J-M. Vincent, « À propos de l'appropriation du capital : La barbarie ordinaire », in *Revue Politique virtuelle*, n° 13-14, 2003. <http://www.alencontre.org/archives>
14. Jean-Marie Vincent, « La légende du travail » in P. Cours-Salies (coord.), *La Liberté du travail*, Syllepse, 1995, p. 77.
15. Voir à ce propos aussi P. Rolle, « À l'origine de la sociologie du travail, proudhonisme et marxisme », in C. Durand, P. Dubois, *Le Travail et sa sociologie*. 1985, pp. 94-114.
16. Jean-Marie Vincent, « Flexibilité et plasticité humaine », in J. Bidet, J. Texier, *La Crise du travail*, Actuel Marx, PUF, 1997, p. 156.
17. *Ibid.*, p. 157.
18. *Ibid.*
19. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, numéros 114 et 115, 1996, avec des contributions de G. Balazs, M. Pialoux, S. Beaud, A. Gorgeu, R. Mathieu, M. Gollac, S. Volkoff, J-P. Faguer, B. Lefebvre, P. Fournier, G. Mauger, L. Wacquant, L. Duroy, M. Maruani, S. Dassa, D. Maillard et P. Bourdieu.
20. Direction de l'animation et de la recherche des études et des statistiques. Ministère de l'emploi, de la cohésion sociale et du logement.
21. DARES, *Conditions et organisations du travail et nouvelles technologies en 1991*, 1992; Michel Gollac, Serge Volkoff, « Citius, Altius, Fortius, L'intensification du travail », pp. 55-67, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 114/1996.
22. Jean-Pierre Durand, Robert Boyer, *L'Après-fordisme*, 1993, J-P. Durand (dir.), *Le Syndicalisme au futur*, 1996 ; avec Danièle Linhart, *Les Torticolis de l'autruche, l'éternelle modernisation des entreprises*, 1991 ; *La Modernisation des entreprises*, 1994.
23. Nicole Aubert, Vincent de Gaulejac, *Le Coût de l'excellence*, 1991 ; Christophe Dejours, *Travail et usure mentale*, Bayard, 1993 ; Ch. Dejours, « La Souffrance au travail », in P. Cours-Salies (coord.), *La Liberté du travail*, 1995.
24. David Courpasson, *L'Action contrainte. Organisations libérales et domination*, PUF, 2000 ; Danilo Martucelli, *Dominations ordinaires*, Balland, 2000 ; voir aussi Martucelli D., « Figures de la domination », *Revue française de sociologie*, 45, 3, 2004, pp.469-497.
25. Danilo Martucelli, *op. cit.*, 2004.
26. D. Courpasson, *op. cit.*, pp. 156-157.
27. Cf. l'entretien avec Loup Wolf, « La domination sans visage. Nouvelles figures de l'encadrement », in *Cadres-CFDT*, n° 418, février 2006, pp. 23-31.
28. Luc Boltanski, Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999.
29. Max Weber, *Économie et Société*, t.1, 1995 ; *Le savant et le politique*, 1995.
30. Émile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, 1995 (1937), pp. 5-6. On aurait tort de penser que la domination ne représente chez lui nullement un objet de réflexion ; la coercition qui s'exerce sur les individus au travers de la socialisation et des institutions est au contraire indispensable afin que la société ne se délite pas, que la cohésion sociale soit maintenue. Tel n'est pas forcément le point de vue défendu par P. Bourdieu dont les lectures de Weber et Marx ont

nourri une appréhension critique de la domination comme violence symbolique et voilement du social. Voir P. Bourdieu, « Les Modes de domination », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 2/3, juin 1976, pp. 122-132.

31. J-M. Vincent, « Flexibilité et plasticité humaine », *op. cit.*, 1997.

32. Que cette approche opposant « mauvais » et « bon » travail ait une telle longévité s'explique aussi par la culture politique du mouvement ouvrier. Le choix du « bon camp » que l'on peut faire dans l'antagonisme structurel qui oppose capital et travail tend à se traduire par la réhabilitation de la valeur-travail, une revendication de la fierté de la condition ouvrière comme base de mobilisation. Voir la contribution de Jean-Marie Vincent intitulée « La légende du travail », publiée dans l'ouvrage collectif coordonné par P. Cours-Salies, *La Liberté du travail*, Syllepse, 1995. La perte de cette fierté professionnelle ouvrière, observée par Stéphane Beaud et Michel Pialoux dans leur enquête sur la condition ouvrière, signifie-t-elle forcément que la communauté d'intérêts n'existe qu'au travers de son auto-représentation symboliques ? Nous pensons pouvoir en douter. Voir à ce propos Stephen Bouquin, *La Valse des écrous. Travail, capital et action collective dans l'industrie automobile*, Syllepse, 2006.

33. Voir P. Naville, *Le Nouveau Léviathan. Tome 1 : de L'aliénation à la jouissance*, Anthropos, 1957, ainsi que la collection d'articles de nature scientifique et politique (P. Naville), *La Classe ouvrière et le régime gaulliste*, 1964 ; Pierre Rolle, *Introduction à la sociologie du travail*, 1971.

34. J-M. Vincent, *op. cit.*, 1997, p. 158.

35. *Ibid.*

36. J-M. Vincent, *op. cit.*, 1997, p. 161.

37. *Ibid.*

38. Christian Baudelot, Michel Gollac (coord.), *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*, Paris, 2003.

39. J-M. Vincent, *op. cit.*, 1997, p. 162.

40. *Ibid.*

41. *Ibid.*

42. Jan Spurk, « Sur l'avenir des théories critiques », in *Variations*, automne 2005, p. 44.

43. On peut se référer ici à Anthony Giddens, pour qui il existe de manière relativement autonome une réflexivité des acteurs et une conscience pratique ; voir aussi Tony Andréani, « Ce qui rend un rapport social méconnaissable », in T. Andréani, M. Rosem (coord.), *Structure, système, champ et théorie du sujet*, Paris, 1997, pp. 247-259.

44. Voir Alex Neumann, « Les mains dans le travail, la tête ailleurs ? Le salariat entre sphère privée, entreprise et espace public », in *Les Cahiers G. Friedmann-CNRS*, n° 10, 2003

45. J-M. Vincent, « Les automatismes sociaux et le « general intellect », in *Futur Antérieur*, n° 19-20, 1994, pp. 121-130.

46. Citons à ce propos T. Negri et J-M. Vincent : « Ce que Gorz ne voit pas [...], c'est que les deux sociétés [productive et non productive, SB] sont inséparables. Et ceci n'est pas seulement dû à la force de travail, au fait qu'il évalue tout à l'aune de sa propre valeur : elles sont surtout inséparables parce que la force de travail se présente comme essence commune sur l'ensemble du territoire de la vie, [...] Gorz ne voit que c'est en partant de l'indissociabilité des deux sociétés (productive et non-productive) ainsi que de l'indissociabilité de la créativité du travail ouvrier (social) et de son exploitation, que c'est seulement à l'intérieur de cette constellation qu'il est possible d'identifier là une subjectivité qui naît de la destruction permanente de l'expérience de l'assujettissement, qui se construit comme alternative à la puissance productive du capital, si élevée soit-elle ? Extraits de « Paradoxes autour du travail », in *Futur Antérieur*, n° 2, 1992, pp.6-7.

AUTEUR

STEPHEN BOUQUIN

Maître de conférences en sociologie à l'Université d'Amiens et dirige la revue *Les Mondes du travail*, auteur notamment de *La Valse des écrous. Travail, capital et action collective dans l'industrie automobile (1970-2004)*, Syllepse, 2006